ÊTRE COMMUNISTE EN URSS SOUS STALINE

présenté par Nicolas Werth

COLLECTION ARCHIVES

Extrait de la publication

Extrait de la publication

En souvenir de mon père.

Extrait de la publication

Le stalinisme vu d'en bas

Encore un livre sur le stalinisme après des centaines d'ouvrages parus depuis plusieurs décennies ? Et qui plus est, dans la collection Archives, *alors que les archives soviétiques de cette époque sont restées à ce jour obstinément closes, et que les historiens soviétiques eux-mêmes n'ont pas accès aux dossiers les plus importants du parti, de la collectivisation, des purges ?*

Interrogations légitimes, auxquelles je me dois de répondre en présentant le projet et les sources de la présente étude. Dans l'abondante littérature occidentale consacrée au stalinisme, le phénomène stalinien est analysé sous trois angles différents : celui des « kremlinologues », celui des théoriciens, celui des victimes du Goulag.

Les « kremlinologues » se penchent avant tout sur le Grand Homme Staline. Leur genre privilégié est la biographie. L'histoire qu'ils relatent reste la Grande Histoire, qui a pour centre le Kremlin, pour sources la presse, les statistiques officielles, les comptes rendus des congrès du parti, les écrits des bolcheviks historiques, et pour personnages les principaux dirigeants du parti, Staline, Trotsky, Boukharine, Kamenev, Zinoviev, protagonistes d'une sombre lutte au sérail qui s'achève, pour les uns, dans les geôles de la Lioubianka et devant le peloton d'exécution, pour les autres dans quelque lointain exil, sibérien, asiatique ou latino-américain.

Les théoriciens étudient, pour expliquer le phénomène stalinien, les structures et le sens du totalitarisme (qu'il soit stalinien ou hitlérien), les rapports entre le présent soviétique et le

Extrait de la publication

passé russe, la manière dont le marxisme a pu accoucher d'un tel monstre, la possibilité ou les modalités d'extension du mal à d'autres systèmes, à d'autres pays.

De Soljenitsyne à E. Guinzbourg, de Lydia Tchoukovskaïa à Iouri Dombrovski, en vers comme en prose, best-sellers ou ouvrages à tirage limité, la littérature du Goulag est en passe de devenir un des grands genres littéraires de cette fin du XX*e siècle. Écrits par ceux qui ont souffert du stalinisme dans leur chair et dans leur âme, ces témoignages inestimables laissent toutefois un champ d'étude à l'historien, qui cherche à décrire, plutôt que le point d'aboutissement d'un processus, les différentes étapes de celui-ci, et préfère au témoignage individuel, à la description d'un destin exceptionnel, la plongée dans la masse anonyme des victimes du stalinisme.*

Dans ce livre, j'ai essayé de présenter le phénomène stalinien sous un autre angle. Je me suis placé délibérément sur un autre observatoire, à la base du parti, parmi les militants des cellules, au milieu de cette « majorité silencieuse » de millions de communistes, dont les voix ne parvinrent jamais directement aux congrès du parti, et dont les interventions ne furent jamais publiées dans la presse.

On connaît plus ou moins bien les statistiques des adhésions au parti, mais pourquoi et comment devenait-on communiste ? On connaît le principe du centralisme démocratique, mais comment fonctionnait-il en réalité ? On connaît les grands thèmes de l'idéologie stalinienne, mais quelle formation idéologique, politique, morale recevait le militant de base ? On connaît les fluctuations de la Ligne générale, mais quelles étaient, au jour le jour, les tâches des militants ? On connaît les principales péripéties de la lutte au sommet entre Staline et Trotsky, mais quel écho cette lutte avait-elle à la base, et que représentait, pour le communiste moyen, le trotskysme ? On connaît le déroulement des grands procès de Moscou, mais comment les militants organisaient-ils sur place la chasse aux « éléments politiquement douteux » ou « socialement étrangers » ?

Extrait de la publication

De l'observatoire du Kremlin, on a tendance à ne voir que le caractère policier d'un pouvoir centralisé d'encadrement et de répression des masses. Le parti disparaît en tant qu'organisation rassemblant des millions d'hommes et de femmes ; il ne reste plus qu'un appareil, avec ses apparatchiki.

De l'observatoire de la cellule, on constate que ce pouvoir absolu, sans partage, cette idéocratie bureaucratique universelle est aussi un pouvoir populaire, certes délégué au parti, détourné et confisqué par ses dirigeants, et par Staline en particulier. La force de ce pouvoir provient de la convergence d'un absolutisme populaire fondé sur une nouvelle foi, née dans la tourmente des années de révolution et de guerre civile, que le militant, « admis au monde des élus suit, illuminé, le cœur croyant[1] », et de la pratique totalitaire stalinienne. Cette convergence explique que même durant les plus sombres années de la répression subsiste, à l'intérieur du parti, et, dans une large mesure, entre le peuple et Staline, un réel consensus, qui se traduit par la foi en des « mythes staliniens », qui entretiennent avec les articles de foi de l'époque révolutionnaire, un jeu de correspondances analogue à celui que la théologie chrétienne médiévale voyait entre les épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

A travers les documents retraçant les modalités d'adhésion, la pratique militante, la vision politique, le processus d'exclusion du parti des militants de base, j'ai essayé de présenter la psychologie collective des communistes russes des années 1920-1930 et de prolonger ainsi, en historien, l'analyse qu'entreprenait, dès 1939, A. Koestler, de la psychologie des inculpés des grands procès de Moscou, nous faisant entrevoir, dans la connivence morale et idéologique entre accusateurs et accusés, les raisons profondes de l'aveu.

La majeure partie des documents présentés ici provient des Archives de Smolensk, seul fonds d'archives sur le parti communiste de l'Union soviétique disponible pour les chercheurs. Rappelons-en brièvement l'histoire. A la mi-juillet 1941, trois semaines après l'invasion de la Russie par l'Allemagne nazie,

Extrait de la publication

des unités de l'armée allemande entrèrent à Smolensk, vieille cité russe, capitale provinciale de la Région Ouest. Dans la confusion générale, les autorités n'eurent pas le temps d'évacuer toutes les archives du parti, qui tombèrent aux mains des officiers de renseignement allemands. Ceux-ci effectuèrent au hasard un choix de plus de 500 dossiers, contenant près de 200 000 pages de documents qu'ils envoyèrent, pour examen, en Allemagne. C'est là qu'en 1945 ils tombèrent aux mains des Américains, et furent envoyés à Washington, où ils sont désormais conservés, au Federal Archives Center.

Ces 500 dossiers, malgré leur classement tout à fait désordonné et leurs nombreuses lacunes, sont des documents uniques sur la vie d'une région soviétique de 1920 à 1940. Documents du parti, ces archives nous présentent les procès-verbaux des réunions de cellule ou de comité, les plans de travail des organisations de base du parti, les dossiers individuels d'admission ou d'expulsion des communistes, la correspondance des secrétaires du parti à tous les échelons, de la cellule au comité régional. Mais puisque le parti était la source de toute autorité dans la région et qu'il contrôlait l'ensemble des activités, les archives nous renseignent aussi sur la collectivisation, la vie paysanne, l'éducation et la censure, la religion, les syndicats ouvriers.

Dans les années 1950, un universitaire américain, Merle Fainsod, écrivit, à partir de ces archives, un livre abondamment cité par les soviétologues, Smolensk à l'heure de Staline[2]. *Intéressé essentiellement par les types de contrôle exercés par le parti sur les divers aspects de la vie régionale, par les structures du système répressif stalinien, privilégiant l'étude de l'appareil du parti, Fainsod négligea les militants de base, leur psychologie, leur vision du monde, leur place et leur rôle dans le parti. C'est de ces militants de base, de ceux que Fainsod appelait, injustement à mon avis, la « piétaille d'une armée d'occupation intérieure », qu'il sera question dans ce livre.*

1

Adhérer

Extrait de la publication

Extrait de la publication

*Jusqu'en 1917, le parti était resté, selon les vœux de Lénine (et selon les circonstances) une avant-garde, un parti peu nombreux, clandestin ou semi-clandestin, composé de révolutionnaires aguerris, voire professionnels, pour une large part issus de l'*intelligentsia, *qui savaient que militer pouvait signifier être arrêté, emprisonné, exilé.*

Après la victoire des bolcheviks en 1917, le parti connut un véritable flot d'adhésions. Lénine, conscient du fait que beaucoup désiraient entrer au parti parce que le vent avait tourné *(c'était le cas de nombreux fonctionnaires de l'Ancien Régime qui conservaient leur poste en prenant la carte) essaya toujours de limiter le nombre des communistes. Le parti fut notamment purgé de ses* éléments étrangers *en 1921. Après la mort de Lénine, et durant les années où se joua sa succession (1924-1929) les vannes s'ouvrirent et les effectifs du parti dépassèrent rapidement le million d'adhérents. Tandis que le nombre des bolcheviks d'origine ne cesse de diminuer (ils ne sont plus que 12 000 en 1922, 8 000 en 1927), on assiste à un triple phénomène de plébéianisation, de ruralisation et de russification du parti : les nouveaux venus sont en effet des éléments populaires qui prennent la relève de l'*intelligentsia, *des éléments d'origine rurale qui remplacent les éléments plus urbanisés de la période révolutionnaire, des Russes en majorité qui succèdent aux juifs nettement sur-représentés au début.*

Arrivé au pouvoir, Staline, qui prétendait maîtriser, grâce au Plan, l'économie du pays, voulut maîtriser aussi l'évolu-

Extrait de la publication

tion du parti. Des plans concernant les effectifs et la composition sociale des communistes sont lancés : à telle date, le parti doit compter tel pourcentage d'employés, de paysans, d'ouvriers. De véritables campagnes de recrutement sont entreprises, notamment dans les années 1928-1931 ; leur objectif est d'assurer au parti une réelle assise prolétarienne, *avec plus de 50 % de communistes-prolétaires (ouvriers travaillant effectivement en usine). Les jeunes postulants au parti, ne pouvant plus faire état de services héroïques dans la clandestinité du « bon vieux temps », c'est leur origine sociale qui devient le critère décisif d'admission au parti : ouvriers et paysans pauvres accèdent plus facilement que les autres au cercle des élus.*

Rites de passage : l'autobiographie

De façon générale, l'admission au parti devient une procédure bureaucratique, plus ou moins longue et ardue selon les années, qui obéit à ses codes et à ses règles, à ses rites de passage. Ces rites de passage sont au nombre de quatre. Avant d'avoir sa carte du parti en poche, il faut d'abord écrire un long curriculum vitae *qui doit* faire ressortir les détails de la vie du postulant, son origine sociale précise, sa fortune, les activités diverses exercées dans le domaine social et politique, et les motivations qui le poussent à entrer au parti[1]. »

Étonnants documents que ces autobiographies, écrites dans une orthographe et une syntaxe approximatives ! Elles nous révèlent, dans la vie de ces gens du peuple, les immenses bouleversements qu'ont été pour eux sept années de guerre et de révolution : chaque année, un changement de métier, de lieu de résidence, une extraordinaire mobilité sociale, où il est bien difficile de classer chacun dans une catégorie :

Je suis né en 1899 dans une famille de paysans pauvres, ce

Extrait de la publication

n'est pas souvent que j'ai connu le goût du pain blanc et des caresses. J'ai été berger chez le propriétaire foncier Pasjevič de 1907 à 1909, puis apprenti chez un tailleur, puis j'ai travaillé à l'usine à Smolensk jusqu'à la révolution de février. Après quoi, à la suite du manque de produits et de la disette, je suis allé à la campagne, chez mes parents. En 1918, je me suis engagé à l'Armée Rouge, où j'ai participé à notre lutte victorieuse contre les bandes blanches. Depuis 1923, je travaille dans les forces de police[2].

Conscients du fait qu'ils seront recrutés d'abord en fonction de leur origine sociale, les postulants essaient de se situer dans une des catégories sociales définies par le régime. Mais combien peuvent-ils se prévaloir d'une « bonne » origine, véritablement prolétarienne dans un pays où les ouvriers ne représentaient, au moment de la révolution, qu'à peine 3 % de la population ? Pour les ouvriers de père en fils, l'affaire est simple : de par leur origine sociale, ils ont, considèrent-ils, le droit d'entrer au parti :

Je suis né dans une famille ouvrière, mes grands-parents étaient ouvriers, j'ai travaillé depuis l'âge de douze ans, et, en tant qu'ouvrier, ma place est aux côtés du prolétariat en lutte[3].

J'ai été, en tant qu'ouvrier, exploité pendant quinze ans ; maintenant, je veux entrer dans le parti des ouvriers, le parti bolchevik[4].

Affirmation d'une profonde certitude d'être en droit de faire partie d'une catégorie d'élus, qui détient désormais tout le pouvoir, est source de toute légitimité.

Lorsqu'ils sont issus d'un milieu de petits artisans, les postulants mettent l'accent sur les difficultés de l'exploitation familiale :

Mon père était cordonnier, je tiens à dire qu'il travaillait

Extrait de la publication

seul, sans apprenti, sans exploiter qui que ce soit, comme un véritable prolétaire. C'était pas souvent qu'il y avait aut'chose sur la table que du pain noir et de la soupe aux choux[5].

Quant aux paysans, ils doivent déterminer à quelle catégorie ils appartiennent : à celle des paysans pauvres, alliés du prolétariat ouvrier, *à celle des paysans moyens, encore « objectivement » proches des masses populaires, mais à la mentalité déjà « petite-bourgeoise », ou à celle des paysans riches, considérée par le régime comme contre-révolutionnaire. Chacun, pour avoir de meilleures chances d'être accepté au parti, insiste sur sa pauvreté, en essayant de se ranger, de manière parfois assez acrobatique, dans la classe des paysans pauvres :*

Je suis né paysan pauvre, et je l'ai été jusqu'à l'âge de dix ans, lorsque mon père, en 1909, a acheté des terres. Il est alors passé dans le groupe des paysans moyens, ce que je n'ai jamais caché et que je ne cache pas. Pendant la révolution, l'exploitation de mon père est toujours restée une exploitation moyenne, et même qu'en 1923, mon père n'avait plus de cheval, et celui qu'il possède aujourd'hui ne vaut guère plus de 50 ou 60 roubles. Si la Commission s'inquiète du fait que mon père, avec l'aide de la Banque Paysanne, avait acheté en 1909 27 hectares de terres, en s'endettant pour quarante-neuf ans, sachez qu'une bonne partie de ces terres est formée de marécages et que notre famille comptait toujours plus de douze personnes. En 1918-1919, sept personnes sont mortes chez nous, dont cinq avaient moins de vingt-cinq ans. Aujourd'hui, on n'aurait pas eu moins de dix-huit personnes sur 18 hectares. Nous sommes donc des paysans pauvres ou tout au plus des paysans moyens[6].

La preuve par l'origine

Cette dernière formule permet de comprendre un des problèmes fondamentaux du pouvoir soviétique dans les campagnes : dans une société rurale en pleine mobilité, comment définir le paysan pauvre, le paysan moyen, le paysan riche ? Faut-il tenir compte du nombre d'hectares, du cheptel, des bouches à nourrir ? Le parti met en avant une certaine conception de la société rurale, divisée, de manière rigide, en trois groupes sociaux antagonistes. Cette différenciation n'est pas clairement perçue par cette société rurale, habituée, du fait d'un isolement séculaire, à faire jouer des réflexes de solidarité face au monde extérieur, aux gens de la ville, au pouvoir. Le résultat ultime d'une définition imprécise et inadéquate des groupes sociaux à la campagne : des centaines de milliers de paysans moyens pris pour des paysans aisés et déportés lors de la collectivisation, des milliers de communistes ruraux « purgés » pour avoir sous estimé leur position sociale.

Pour mieux convaincre de sa pauvreté, on n'hésite pas à donner un inventaire détaillé de ses biens :

J'ai un cheval, deux vaches, une maison avec un toit de chaume, un hangar, une remise, une bania, deux fourches, deux faux, deux râteaux, une herse, six poules[7]...

On note, chez les employés et les fonctionnaires, un fort complexe d'infériorité sociale qu'ils essaient de compenser en se trouvant des origines ouvrières :

On m'a dit que j'avais peu de chances d'être acceptée au parti, parce que j'avais une instruction secondaire et que j'étais une employée. Une ouvrière agricole que je connais a fait sa demande et a été acceptée, elle va aller au congrès des soviets à Velikie Louki... Or je le répète, je n'ai pas d'instruc-

Extrait de la publication

tion secondaire. Je ne veux pas dire que je me considère comme une personne très utile pour le parti, mais juste parce que je suis une employée, ça me fait de la peine de penser que je ne suis pas à la hauteur des autres. Aucune déléguée ne devinerait que je n'ai pas ma carte et j'en ai gros sur le cœur d'être sans-parti. Bien sûr, il y en a qui diront que du moment que je suis active et que je participe au travail social, c'est le principal. Moi, je dis que je ne veux pas être en dehors du parti... Je vous rappelle que je suis fille d'ouvrier agricole, que mon père est aujourd'hui paysan pauvre, qu'avant il était ouvrier, et que je me suis frayée avec peine la voie jusqu'à cet emploi à 17,50 roubles par mois. Avant, j'étais ouvrière agricole, bergère et je gagne aujourd'hui honnêtement et durement mon morceau de pain[8].

La question de l'origine sociale, on le voit, est fondamentale, et les postulants au parti en ont bien conscience. Une origine sociale douteuse (lorsqu'on était issu du milieu des anciennes classes dirigeantes, voire d'un milieu de commerçants ou d'intellectuels) peut entraîner la redoutable accusation d'être un élément socialement étranger, *étiquette qui ferme à tout jamais la porte du parti. Cependant, dans une société aussi mobile que la société soviétique des années 1920-1930, il était souvent difficile de classer chaque individu dans l'une des quatre catégories sociales définies par le régime : ouvriers, paysans, employés, divers. Il ne fallait surtout pas se tromper dans l'attribution de la place sociale de chaque communiste, puisque des inspecteurs vérifiaient régulièrement les statistiques (qu'ils soupçonnaient gonflées) concernant le pourcentage d'ouvriers au parti, critère infaillible de la bonne santé d'une organisation. Aussi voit-on se développer une étonnante casuistique communiste, à propos de l'appartenance sociale de chaque postulant ou membre du parti.*

A quelle catégorie doit-on rapporter le cas suivant ?

Extrait de la publication

Un marin, travaillant dans la Marine militaire, a acquis la profession d'ouvrier-motoriste qualifié. En entrant au parti, alors qu'il servait dans la Marine, il indique qu'il est ouvrier, alors qu'il vient d'un milieu paysan. A-t-il raison ? Oui, il devra être classé comme ouvrier, d'après la règle énoncée à l'alinéa 3, page 28 des *Instructions pour remplir la carte du parti* : les soldats sont classés dans le groupe social auquel ils appartenaient avant leur service, sauf dans le cas où, au cours de leur service, ils auraient acquis une formation professionnelle[9].

Il existe des cas encore plus complexes que se plaisent à évoquer les Instructions, *véritable chef-d'œuvre de casuistique :*

Prenons l'exemple d'un camarade qui entre au parti, étant étudiant. Jusqu'alors, il avait travaillé, jusqu'à l'âge de seize ans, dans un atelier de mécanique, puis il a été comptable, puis étudiant à la Faculté Ouvrière. Ce camarade devra être classé dans la catégorie « ouvriers » et non pas « divers », c'est en effet la première profession exercée qui détermine sa position sociale[10].

La position sociale complète les indications données par l'origine sociale, ces deux critères définissant le profil social de tout individu. Profil social souvent complexe, dont l'inexacte définition constitue une des principales causes d'exclusion du parti dans les années 1930.

Les activités sociales

Lorsqu'on n'a pas une « bonne » origine sociale, on peut compenser partiellement ce défaut en participant aux innombrables et éphémères organisations de masse, *par l'intermé-*

diaire desquelles le régime essaie de secouer l'apathie séculaire d'un peuple habitué à obéir et non à participer. Ces organisations (komsomol, Ligue des Athées, mouvement des femmes-déléguées, etc.) forment d'ailleurs le vivier où se recrutent de nombreux militants du parti. Prendre part à des activités sociales *témoigne de la capacité du postulant de dépasser ses* instincts petits-bourgeois de repliement sur soi :

Aujourd'hui employé, je suis fils de paysan. Avant la révolution, je vivais à la campagne, je cultivais la terre, et je n'ai jamais exploité qui que ce soit. Ma famille se compose de mes six frères, de mes trois sœurs, de mes parents qui habitent tous à la campagne et s'occupent exclusivement d'agriculture. En août 1923, avec un camarade revenu du service militaire, nous organisons une cellule de jeunes communistes. Au début de 1924, je termine les cours de « Guide des jeunes pionniers ». Je suis appelé à l'armée. En 1925, je suis envoyé à l'école régionale de Leningrad pour suivre des cours de formation politique. En 1926, je suis affecté au contrôle des frontières, où j'arrête de nombreux espions et contrebandiers, et je suis même félicité par le G.P.U. Je ne comprends pas qu'avec un tel bilan d'activités sociales ma demande d'entrée au parti traîne si longtemps. Est-ce parce que je suis paysan[11] ?

Certains présentent un bilan d'activités sociales impressionnant, qui, espèrent-ils, fera passer une origine sociale peu favorable pour l'entrée au parti :

Je suis membre du Soviet local, responsable du cercle des athées, membre de l'organisation « pour la bonne marche de la campagne de semailles de printemps », attaché de direction au travail politique, membre du groupe de « cavalerie légère »*, aide-metteur en scène du cercle théâtral politique,

*Groupe de la Jeunesse Communiste, chargé de « faire des descentes » dans les établissements publics et les administrations, afin de déceler toute irrégularité ou malversation.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le Parti sous Staline :
non pas le P.C.U.S., mais,
pour une fois, le parti des communistes.
Présentés par Nicolas Werth,
voici les textes qui racontent les tâches,
les ambitions et les hantises quotidiennes
des militants.
Autobiographies, interrogatoires, enquêtes,
rapports, directives et confessions,
souvent tirés des inappréciables Archives
de Smolensk, disent l'idéal
et la misère de ceux qui avaient rêvé
d'inventer l'homme nouveau
et de mériter dans l'effort et dans la peine
le digne nom de communistes.

---

a ARCHIVES
GALLIMARD
JULLIARD

A 26327

Extrait de la publication